

Pierre Béhel

**Nous sommes
des dieux**

Nouvelles

Nous sommes des dieux

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

Nous sommes des dieux

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Nous sommes des dieux

Nous sommes des dieux

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Nous sommes des dieux

Nous sommes des dieux

Je suis un dieu et je veux mourir

-1-

Notre-Dame marquait les flots de la Seine par son ombre en interrompant la lumière lunaire. La Lune, elle, éclairait les cieux mieux que mille étoiles. La période était celle de sa majesté et aucun nuage ne venait la ternir.

« Un beau temps à loups garous... ou à cinglés de tous poils » sourit le docteur Edmond Vanneau en admirant Paris depuis le pont entre les deux îles.

Accoudé au parapet ouest, il pouvait voir à sa gauche l'île de la Cité, avec Notre-Dame, les bâtiments officiels d'aujourd'hui et d'hier. A sa droite, l'île Saint-Louis, avec ses vieux immeubles résidentiels et ses magasins pour touristes. Il avait quitté son poste assez tard ce soir et, comme souvent dans ce cas, il s'était offert une petite promenade pédestre jusqu'à la Seine en mangeant dans une taverne pour étudiants du Quartier Latin. Cela rajeunissait ce célibataire endurci.

Tout d'un coup, il entendit un frottement d'étoffe sur la pierre, pas très loin de lui, dans son dos. Il se retourna et vit un homme visiblement affligé, assis sur le

Nous sommes des dieux

parapet Est, les pieds dans le vide au dessus du fleuve. Son pantalon avait frotté lors de son escalade.

L'homme, qui devait avoir une vingtaine d'années, semblait désespéré. « Encore une victime d'un chagrin d'amourette, un plan-cul d'étudiant ayant mal tourné » songea le médecin. Il s'approcha doucement de l'homme assis et, à une certaine distance encore, il le salua d'un « bonsoir » amical.

L'homme se retourna et répondit aimablement avec une voix lasse où traînait un accent étranger indéfinissable. « Bonsoir ».

« Vous devriez revenir de ce côté-ci du parapet, c'est dangereux de rester les pieds dans le vide. Il y a des vents traîtres qui peuvent vous pousser à l'eau... »

« Bah, la vie n'est que trahison... »

« Et ici, je peux vous assurer que c'est dangereux. »

« Dangereux ? » sourit soudain l'inconnu, pris d'un inattendu accès de bonne humeur, comme si le médecin avait raconté la dernière histoire drôle à la mode.

« Oui, je vous assure. »

« C'est bien. C'est même parfait. En plus, c'est très romantique, ici. »

« Je pense qu'il faudrait... »

« Je suis un dieu et je veux mourir » asséna l'inconnu, reprenant un air grave en fixant le médecin

Nous sommes des dieux

dans les yeux. Il s'apprêtait à sauter en s'appuyant sur ses mains quand le médecin appliqua la procédure standard en le ceinturant et en se laissant tomber vers l'arrière, entraînant irrésistiblement l'inconnu avec lui, usant de toute la force de son poids. Les deux hommes roulèrent ensemble sur le trottoir. L'inconnu protestait de cette intervention inattendue.

« Mais lâchez-moi, imbécile. Laissez moi me donner la mort volontairement. Je suis un dieu. Vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est. Laissez-moi me suicider. »

Le médecin se décida à immobiliser le désespéré au sol un peu sauvagement, face contre le pavage. Sans tenir compte des plaintes de celui qu'il venait de sauver, il ouvrit une petite boîte dans sa poche de veste et en retira une seringue pré-remplie. Avec deux doigts, il en retira le capuchon protecteur. Puis il enfonça l'aiguille dans le gras de l'épaule de sa victime avant d'appuyer sur le piston. L'inconnu perdit presque aussitôt connaissance.

« Il faudra que je songe à prendre une seringue de rechange » marmonna le médecin tout en se saisissant de son téléphone portable.

Nous sommes des dieux

-2-

Cornelius se réveilla la bouche pâteuse, comme un lendemain de cuite. Il était dans un lit avec des draps un peu rêches.

« Encore raté, je présume » soupira-t-il.

Il ouvrit les yeux et vit une sorte de notaire endimanché à la dernière mode assis sur une chaise en bois, à côté de son lit.

« Tiens, vous vous modernisez, du moins dans votre apparence... » l'apostropha Cornelius.

L'homme assis sourit et se contenta de lever les épaules en prononçant avec un léger accent snob : « oh, ce qui est bien quand on vit éternellement, c'est que l'on peut adopter les modes de chaque siècle. Ça permet de moins s'ennuyer. Vous le savez bien vous-mêmes. »

Cornelius s'assit dans son lit, constatant qu'il ne portait sur lui qu'une camisole et pas même de sous-vêtements. Avant de poursuivre sa conversation, il entreprit de regarder où il était.

La pièce était petite mais suffisante pour qu'y tiennent sans problème une table, une chaise, un lit et un petit coin toilette avec un WC. Tout était entouré de boudins de mousse, même le siège des toilettes. Et les murs comme la porte étaient molletonnés. Une petite fenêtre perçait le mur extérieur. Des barreaux le

Nous sommes des dieux

séparaient de la vitre, sans doute pour qu'il ne puisse pas briser le verre et se servir des tessons pour s'ouvrir les veines. La distance entre la vitre et les barreaux révélait l'épaisseur impressionnante des murs, marque d'un bâtiment assez ancien. La porte comportait un œilleton.

Cornelius s'adressa à l'homme assis.

« Bon, j'ai raté mon coup et le type qui a voulu me sauver hier a réussi. Je me demande juste comment il a pu m'assommer aussi facilement. »

« Il ne vous a pas assommé mais vous a injecté un somnifère, ce que je ne considère pas comme un poison, surtout dans le but de vous sauver. »

« Vous interprétez toujours... »

« ...ce qui a été convenu avec justesse, rigueur et précision. Mais c'est mon métier qui veut ça. »

« Mais où va-t-on si le moindre péquin se promène avec une seringue de somnifères... »

« Pour être tout à fait exact, le docteur Edmond Vanneau n'est pas n'importe qui. C'est le chef du service de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne qui vous accueille en ce moment même. »

Cornelius se leva et alla poser son visage contre les barreaux de la fenêtre afin de regarder dehors. La vitre était cependant de verre cathédrale et empêchait de voir dehors, se contenant de laisser passer une lumière blafarde.

Nous sommes des dieux

« Impossible de voir dehors par ici » constata Cornelius.

« Je vous le confirme » nota l'homme assis.

Cornelius se dirigeait vers la porte quand l'homme assis l'invita d'un geste aimable à s'asseoir sur son lit tout en notifiant : « l'œilleton est protégé par un cache amovible. Vous ne pouvez pas voir dans le couloir non plus. »

« Il y a d'autres façons pour moi de sortir, vous le savez. »

« Certes, mais pas discrètement. »

« Ce qui serait... une bonne idée. »

« Nous sommes deux vieux amis à présent. Puis-je me permettre un conseil ? Laissez ce docteur s'occuper de vous. Il saura vous guérir de votre mélancolie. C'est un spécialiste. Et, pour tout vous dire, vous me fatiguez depuis deux siècles que vous ne pensez qu'à vous suicider tous les quatre matins, en vous arrangeant toujours pour rater votre coup... »

« A chaque fois que mon aimée meurt, en général. »

« Cessez donc d'aimer, ce sera plus sage dans votre situation. Les humains ne peuvent pas s'empêcher de mourir au plus tard lorsqu'ils atteignent le siècle. Vous ne vous souvenez pas ? »

Nous sommes des dieux

« Laisser le médecin qui a compromis mes plans s'occuper de moi ? Seul, je présume, puisqu'il est psychiatre. »

« En effet. Le secret médical... »

« C'est peut-être bien une excellente idée. »

« Je suis heureux de ce revirement. Puis-je me permettre de vous laisser ? »

« Bien que j'apprécie de temps en temps votre compagnie, j'éprouve plus encore de plaisir avec votre départ... »

L'homme assis disparut soudain après un simple hochement de tête. Cornelius rangea alors la chaise près de la table et se rendit aux toilettes.

Nous sommes des dieux

-3-

Cornelius avait pu se vêtir à peu près convenablement pour un endroit comme celui-ci. L'hôpital lui avait en effet fourni une sorte de pyjama remplaçant avantageusement la camisole qui lui avait été passée alors qu'il était inanimée.

C'est ainsi vêtu qu'il fut introduit dans le bureau de docteur Edmond Vanneau.

« Bonjour, docteur » le salua-t-il.

« Bonjour cher monsieur. Mes équipes m'ont indiqué que l'on n'avait trouvé aucun papier sur vous et nous ignorons même votre nom. »

« Appelez-moi donc Cornelius. »

« Votre prénom, je présume ? »

« Je n'ai pas reçu de nom de famille à ma naissance, faute d'usage à ce propos, et nul n'a jamais songé à m'en donner un. Je n'ai, de même, jamais eu de documents d'identité, ce qui devient gênant à votre époque, je l'admets. »

« Voilà qui est étrange. »

« Ainsi, c'est vous qui m'avez sauvé, paraît-il ? »

« En effet mais ce n'est guère important, n'importe qui aurait fait de même à ma place. »

Nous sommes des dieux

« Il m'a été suggéré de me laisser traiter par vous et, en apprenant que vous étiez responsable de ma survie, je me suis dit que c'était une bonne idée. »

« A la bonne heure. Mais je croyais que vous n'aviez parlé à personne depuis... »

« J'ai parlé à mon... appelons-le, si vous voulez bien, mon démon familier. »

« Votre démon familier ? »

« C'est cela. »

Le médecin s'empressa de prendre quelques notes. Le patient souriait mais il y avait une sorte de cruauté qui se dissimulait derrière l'apparente amabilité, comme un désir de vengeance.

« Vous voyez souvent votre démon familier ? » s'enquit le médecin.

« De temps en temps, en général après une tentative de suicide, ce qui peut arriver tous les trente ou quarante ans depuis un siècle ou deux. Je suis devenu un peu trop romantique avec l'âge et à chaque fois que ma compagne du moment meurt, le plus souvent de vieillesse, j'ai comme une soudaine mélancolie. »

« Vous semblez pourtant avoir... mettons... vingt ou vingt-cinq ans. »

« C'est en effet mon apparence. La première fois que j'ai rencontré mon démon familier, j'avais vingt et un an. Je n'ai plus vieilli depuis. C'était il y a un peu moins de deux mille ans. Avec les changements de

Nous sommes des dieux

calendriers, j'ai toujours un peu de mal à me repérer mais l'empereur Hadrien régnait et j'habitais Lutèce. J'y reviens très souvent, comme vous pouvez le constater, même si la ville a beaucoup changé. »

« Je vois... »

« Non, vous ne voyez pas, sinon vous ne m'auriez pas sauvé. »

« Qui ne donnerait pas tout pour devenir immortel, surtout en étant toujours jeune ? »

« C'est ce que je croyais aussi. Mais on se lasse de la vie sans fin. Surtout quand la mort vous entoure, vous enlevant vos amis et vos amours. »

« Ne vous est-il pas venu à l'esprit que vous croyiez que vous êtes né citoyen romain et que vous êtes immortel en réaction à un chagrin, à un décès qui vous aurait traumatisé ? »

« Vous me croyez fou, n'est-ce pas ? J'admets que c'est raisonnable. Avez-vous une heure ou deux à me consacrer pour que je vous raconte le commencement de ma vie ? »

« Je n'ai pas d'autre rendez-vous. Je vous en prie. »

Le médecin soupira en vérifiant que son bloc note comportait encore de nombreuses pages.

Nous sommes des dieux

-4-

Cornelius commença son récit après avoir adopté une position confortable dans son fauteuil.

« Commencer une longue histoire est compliqué. Je vais aller à l'essentiel. La période de ma jeunesse était, selon vos critères actuels, assez troublée. Les vieux dieux n'avaient plus beaucoup de fidèles et les nouveaux se battaient entre eux pour savoir lequel l'emporterait. Isis, Jéhovah, une poignée de baals... Bref, l'idée générale qu'il existât une âme devant connaître un jugement avant d'atteindre un paradis ou un enfer était admise.

Il se trouve que j'habitais Lutèce, une petite bourgade bien moins importante, par exemple, que Lugdunum. Mais les affaires de mon père nécessitaient que je voyage parfois jusque dans cette grande ville.

Il y avait toujours quelques brigands en chemin, raison pour laquelle tous les voyageurs étaient armés et ne se déplaçaient qu'en groupes. Or, en ce temps là, un brigand redoutable avait été signalé, victorieux des plus fortes escortes. Bien entendu, il voulut nous arrêter.

Par un curieux hasard, je m'étais retrouvé rapidement à l'écart du combat, à moitié assommé. Les complices de notre assaillant furent rapidement massacrés mais tous les hommes de mon groupe furent

Nous sommes des dieux

assassinés de la main même du fameux brigand. Quand il se dirigea vers moi alors que je reprenais doucement conscience, j'étais encore au sol et je décidais de lui trancher le pied d'un coup d'épée. De fait, son pied partit d'un côté et le reste de son corps de l'autre. Mais, en quelques secondes, son corps vieillit jusqu'à se réduire en poudre.

C'est alors que je connus mon démon familier. »

« Votre démon familier ? »

« Il apparut à côté de moi, fort civilement. Il m'expliqua simplement que je venais de tuer celui qui bénéficiait jusqu'alors de ses services. Etant un peu paresseux, il cherchait toujours un nouveau maître immédiatement à proximité. »

Le psychiatre songea soudain qu'il ferait fortune s'il se mettait à écrire un roman là-dessus. Il voulut en savoir plus et relança son patient.

« En quoi consistait le service de ce démon familier ? »

« C'est très simple et très traditionnel. J'avais droit à trois vœux. Il y avait cependant deux conditions de base : d'une part personne ne devait croire que je disposais de tels vœux et d'autre part une seule personne à la fois pouvait en bénéficier. A cela s'ajoutait une troisième condition : chaque vœu devait disposer d'une limite claire et réelle. »

Nous sommes des dieux

« Trois vœux sous trois conditions. Mais que se passerait-il si quelqu'un croyait que vous disposiez de ces vœux ? »

« Ils cesseraient immédiatement d'opérer. De même, en cas de mort du sujet, les vœux cessaient d'opérer. Le brigand avait notamment choisi d'être un guerrier invincible mais il avait posé comme limite la même que celle d'Hercule : une blessure à la cheville devait le tuer. Mon démon devrait trouver une autre victime. »

« Le terme de victime est étrange, tout de même. Et je présume qu'il réclamait en échange votre âme ou quelque chose comme cela... »

« Même pas. Quand je m'en étonnais, il rit et se contenta d'expliquer que mon âme serait jugée selon sa noirceur. Et si cette noirceur était suffisante, il obtiendrait l'âme convoitée. Si je parle de victime, c'est que les vœux donnent de la puissance alors que l'homme disposant d'une telle puissance est tenté par l'obscurité. De ce fait, la victime perd son âme en obtenant de la puissance mais sans qu'il y ait à proprement parler un échange. »

« Intéressant » murmura le médecin.

« Quand je demandais la capacité de ranimer les morts, en songeant à mes compagnons, mon démon refusa car je n'aurais plus été le seul à bénéficier de mon vœu. Alors, je demandais la vie et la jeunesse éternelle,

Nous sommes des dieux

en posant comme limite le suicide. Par ce vœu, que je détaillais avec soin, j'obtenais de résister à toutes les agressions, à toutes les maladies, sauf si je cherchais moi-même à me tuer. »

« Vous êtes donc immortel mais vous cherchez à mourir, la seule manière étant de vous tuer vous-mêmes... »

« C'est cela. »

« Et, en vous sauvant, j'ai donc contrecarré vos plans. »

« Précisément. »

« Je cherchais deux autres vœux en me remémorant toutes les faiblesses de ceux prononcés en pareilles circonstances dans les mythes classiques, réfléchissant à voix haute. Midas m'évita ainsi de réclamer le don de pouvoir transformer ce que je touchais en or. A cette évocation, mon démon explosa de rire : Midas était l'un de ses anciens clients, tout comme Hercule d'ailleurs. Enfin, je choisis la capacité de transformer ce que je pouvais tenir en main en ce que je voulais. Mon troisième vœux fut de pouvoir me déplacer d'un endroit à un autre en disant à haute voix mon déplacement et sous la limite que je puisse voir ma destination. »

« Des vœux intéressants. Pourriez-vous aller sur Mars en regardant dans un télescope ? »

Nous sommes des dieux

« Je l'ai fait il y a quelques années mais je suis vite revenu : il y fait très froid et il n'y a rien d'intéressant là-bas. Pour revenir, je fus obligé de passer par un astéroïde car je n'avais pas pensé à prendre un télescope avec moi. Depuis, j'évite les voyages dans l'espace. »

« Utilisez-vous vos dons au bénéfice d'autrui ? »

« Bien sûr, mais discrètement puisqu'il faut garder le secret. Cela désespère mon démon familier qui, depuis deux mille ans, n'arrive pas à capturer mon âme. »

« Votre imagination est fascinante mon cher Cornelius. Mais si vous me racontez tout cela, le secret n'est pas gardé... »

« Il faut encore que vous me croyiez. »

Nous sommes des dieux

-5-

Cornelius posa sur le bureau un lourd objet métallique enrobé dans un mouchoir.

« C'est la pomme de mon dernier repas mais attendez un instant. »

Ne laissant pas au médecin le temps de réagir, il se leva brusquement et regarda par la fenêtre. Il prononça distinctement : « au sommet du mur d'enceinte ».

Cornelius disparut.

Le psychiatre passa la main à l'endroit où aurait dû se trouver son patient. Il se trouva soudain comme à court de respiration. Il se força à s'asseoir bien au fond de son fauteuil et à respirer à fond.

En regardant partout dans la pièce à la recherche de son patient, il vit soudain le mouchoir contenant soi-disant la pomme.

Il l'ouvrit et y trouva une pomme d'or massif.

Sans avoir le temps de réfléchir, il fut alerté, dehors, par un remue-ménage. Des surveillants usaient de leurs sifflets. Des infirmiers couraient.

Cornelius était sagement assis au sommet du mur d'enceinte. En voyant le médecin le regarder, il lui fit un salut amical.

Nous sommes des dieux

Puis il sauta, s'écrasant sur le revêtement bétonné de la cour.

En se retournant, voulant courir dans le couloir puis dans la cour pour aller s'occuper de Cornelius, il fut stoppé dans son geste par la présence d'une sorte de notaire endimanché à la dernière mode, assis dans le fauteuil utilisé par Cornelius.

« Mon cher docteur, puisque vous connaissez désormais les règles, nous allons gagner du temps. Après avoir perdu près de deux mille ans, j'apprécie cela à sa juste valeur, croyez-moi. Alors, dites-moi, cher et dévoué docteur, quels sont vos trois vœux ? »

Nous sommes des dieux

Nous sommes des dieux

Le temple

Tous les jours de semaine, il prenait le même train de banlieue du matin et un autre dans le sens inverse le soir, toujours aux mêmes horaires. Au fil des saisons, il faisait plus ou moins jour. Tantôt il était plongé dans un livre ou un magazine, tantôt il regardait par la fenêtre, les écouteurs bien enfoncés dans les oreilles afin de rester plongé dans une musique adaptée à son humeur du moment.

L'été permettait d'admirer, dans la clarté solaire, telle rivière, tel ensemble de maisonnettes ou bien tel immeuble, référence d'un célèbre architecte. L'hiver n'était pas moins agréable quand on était d'humeur à regarder osciller les lumières artificielles, phares de voitures, lampadaires, fenêtres éclairées, dans la demi-ombre de la nuit en train d'être vaincue ou, au contraire, enveloppant petit à petit le jour défunt.

Il connaissait bien le parcours, dans un sens et dans l'autre, à force d'aller et venir sur la même ligne depuis des années.

Un jour, il fut surpris de remarquer pour la première fois un étrange bâtiment. C'était le matin. Une sorte de clocher s'était placé devant le soleil. Une église, peut-être ? Le bâtiment semblait ancien et assez mal

Nous sommes des dieux

entretenu, à la peinture écaillée, avec quelques trous dans l'enduis encore clair.

Le soir, il vit de nouveau le même bâtiment. Comment n'avait-il jamais pu le remarquer jusque là ?

Les jours suivants, fasciné par cette soudaine révélation, il veilla à bien observer où se situait l'endroit. Il se promit, le week-end venu, d'aller y jeter un œil. Une gare semblait ne pas en être très éloignée.

Sur son travail comme rentré chez lui, cette étrange bâtisse le troublait et l'excitait. Quand on lui faisait remarquer sa rêverie, il contestait son trouble. On prétendit bientôt que cet homme solitaire était soudain devenu amoureux. On jasa.

Le dimanche venu, il prit un train un peu plus tard qu'en semaine pour s'arrêter à la gare qu'il avait repérée. C'était une petite gare comme on en trouvait encore dans certaines petites villes de banlieue. Une fois sur le quai, il sortit par une porte percée dans le grillage. Le bâtiment de la gare semblait déserté depuis longtemps. Ses fenêtres étaient, pour la plupart, murées.

La rue où il se retrouva était étroite. De chaque côté, on ne pouvait voir que des pavillons de banlieue de styles s'échelonnant sur plus d'un siècle. Certains pouvaient être assez récents.

Se fiant à son instinct, il se dirigea vers l'endroit où se situait la bâtisse qu'il voulait découvrir. Il s'orienta

Nous sommes des dieux

grâce au soleil et à la voie ferrée, parcourant les rues de cette cité presque déserte.

Habitué à la grande ville, il ressentait comme un malaise en parcourant ces rues bordées de pavillons aux volets, pour la plupart, encore clos. Il est vrai qu'il était de bonne heure pour un dimanche. Les travailleurs se reposaient. Il ne croisa que quelques bourgeoises ensommeillées, pestant et baillant, sortant leurs chiens respectifs. Ceux-ci semblaient s'amuser de forcer leurs maîtresses à se lever de bonne heure pour les regarder renifler tel mur ou tel poteau avant d'y marquer à leur tour leur territoire.

Enfin, il aperçut entre deux pavillons quelconques, le bâtiment qu'il cherchait. Sa masse s'imposait et se révélait particulièrement incongrue ici ou tout était petit. Les jardins des deux pavillons étaient séparés par une double bordure de hautes haies. Entre les deux haies se dessinait nettement un sentier gravillonné. Ce chemin semblait se diriger vers le bâtiment.

Alors, l'homme s'engagea sur le lit de petits cailloux blancs. Ses pas provoquaient un déluge de bruits. Mais les hautes haies lui cachaient tout, y compris son point de départ une fois un virage pris.

Nous sommes des dieux

Enfin, en sortant de la nasse verte, il arriva sur un parvis couvert de gravillons comme le chemin. Face à lui, il découvrit la bâtisse qu'il cherchait.

Il s'agissait d'une sorte de vaste coupole partant du sol, montant en son centre jusqu'à une hauteur de deux étages environ. Sur le côté, il y avait cette étrange tour qui avait attiré son regard depuis les trains. D'ici, on ne pouvait plus l'assimiler à un clocher : il n'y avait ni fenêtre ni terrasse. Son sommet comportait une petite coupole, sans le moindre orifice.

Le bâtiment tout entier occupait la place d'un grand pavillon. Il était entièrement couvert d'un crépis blanc, même si, en maints endroits, on pouvait voir la pierre affleurer. L'entretien de l'endroit laissait à désirer.

L'homme entreprit de faire le tour de la bâtisse. Celle-ci était au centre d'une cour couverte de gravillons blancs et entièrement ceinte de hautes haies. On apercevait, au delà, des toits de pavillons de banlieue très ordinaires. Il eut du mal à retrouver son point de départ, un simple trou dans des haies.

Face à l'endroit de son arrivée, il y avait une irrégularité dans la coupole. Une excroissance cubique comportait une porte. On aurait presque cru une porte de pavillon tant elle était ordinaire. Mais, le plus surprenant, était l'absence totale de fenêtre ou d'autre orifice que cette petite porte.

Nous sommes des dieux

La curiosité exacerbée, l'homme se dirigea vers la porte. Il chercha une sonnette, une indication quelconque pour savoir où il était, ce qu'était ce bâtiment. Mais il n'y avait rien.

Soudain, la porte s'ouvrit. Une jeune femme, un peu plus petite que lui, lui souriait.

« Bonjour » dit-elle.

« Je... Bonjour, madame. Je suis désolé de vous avoir dérangé... »

« Je vous attendais. Vous avez mis du temps à venir jusqu'à la porte. »

« Vous... ? »

« Entrez. »

Elle s'écarta, lui tenant la porte et l'invitant d'un geste ample à pénétrer dans le lieu. Il obéit. Elle referma la porte derrière lui, presque sans bruit.

La coupole semblait totalement vide. Mais l'endroit n'était pas plongé dans l'obscurité. Une sorte de lumière diffuse la baignait sans que le visiteur puisse en déterminer l'origine.

« Je passe tous les jours en train près d'ici et, cette semaine, j'ai remarqué pour la première fois ce bâtiment. C'est pourquoi je suis venu voir ce que... »

« Je sais tout cela. Ne vous fatiguez pas. »

Nous sommes des dieux

Son sourire était devenu espiègle. Il la rajeunissait. L'homme se demanda soudain quel âge elle pouvait bien avoir. Son visage conservait quelque chose d'adolescent voire d'enfantin. La maigreur de son corps, juste recouvert d'une sorte de tunique blanche où perçait sous le tissu de petits seins, contrastait avec ses joues rebondies. Sa peau semblait blafarde et contrastait avec la noirceur de ses longs cheveux bouclés couvrant ses épaules. Mais l'étrange lumière baignant l'endroit pouvait donner ce curieux effet.

Il baissa les yeux et aperçut les petits pieds nus terminant des jambes maigres. La tunique les couvrait jusqu'aux genoux.

Il y eut un silence entre eux mais seul l'homme semblait gêné. Enfin, elle se décida à parler.

« Je suis lasse de Le servir et Il m'a permis de vous appeler. C'est pour cela que vous avez vu la tour. C'est un signal qui attise la curiosité de ceux qui sont destinés à le voir. »

« Durant des années, je suis passé... »

« Durant des années, vous n'étiez pas encore destiné à être appelé. Cela aurait pu être un autre. Mais, étant une femme, je ne pouvais appeler qu'un homme. Vous même, quand le moment sera venu, vous appellerez une femme. C'est ainsi. C'est toujours ainsi. Alors, elle apercevra la tour de sa voiture ou bien d'un

Nous sommes des dieux

avion. Peut-être d'un vaisseau spatial, après tout. Le temple sera situé, pour elle, là où il conviendra : au milieu d'une pelouse, d'une montagne, dans des champs de blé... Cela n'a pas d'importance. »

« Mais il est au milieu d'une banlieue pavillonnaire, d'une cour couverte de gravillons... »

« Pour moi, il était à flanc de colline, au milieu des vignes rendant ma province célèbre. Mon prédécesseur m'a dit que, pour lui, le temple avait surgi entre les dunes du désert. Cela n'a pas d'importance. »

Elle le prit par la main et l'entraîna vers l'endroit où il y avait la tour. Il n'osa pas poser de question. Était-elle folle ?

Pour autant qu'il pu le déterminer, la tour s'emmanchait sur la coupole pratiquement sans suture. Elle semblait pleine mais provoquait une sorte d'irrégularité dans le flanc de la coupole, apportant des murs droits définissant une sorte de niche.

Sur une sorte de grille posée sur un montant en briques, un assemblage qu'on aurait pu prendre pour un barbecue, la femme prit deux pains. Elle en donna un au visiteur.

« Mangez », dit-elle, sans animosité.

Donnant l'exemple, elle rompit le grand pain rond à la croûte craquante et à la mie blanche. Elle en arracha de grands morceaux qu'elle dévorait avec la joie

Nous sommes des dieux

d'un enfant attaquant un gâteau au chocolat. Il l'imita, trouvant le pain délicieux, sans pouvoir définir clairement de quelle céréale il était fait.

« Merci » dit-il.

« Ce n'est pas moi qu'il faut remercier mais Lui. Tous les jours, en fait à chaque fois que j'ai faim, je trouve un tel pain ici. Sur le côté, vous trouverez des latrines et de l'autre un matelas posé à même sur le sol. »

« C'est bien aimable mais je vais vous laisser. Au revoir, mademoiselle. »

Elle ne répondit rien, si ce n'est un rire enfantin.

L'homme suivit le bord de la coupole vers l'endroit où il était entré mais ne trouva aucune trace de la porte avant de se retrouver de nouveau devant la jeune femme, toujours gaie comme une enfant joyeuse d'une farce. Il fronça les sourcils et recommença à tourner, portant une main au mur pour ne rien rater.

Au troisième tour, réalisé en courant, la jeune femme l'arrêta comme si elle avait été lassée de le voir ainsi tourner.

« La porte n'a plus d'utilité. Elle a donc cessé d'exister. »

« Mais comment... »

« Venez » fut sa seule réponse.

Elle l'entraîna vers le matelas. Une fois tous les deux assis, elle entreprit de le déshabiller, avec douceur,

Nous sommes des dieux

caressant sa peau du bout de ses doigts. Il fut nu avant d'avoir osé l'interrompre.

Il s'apprêtait à l'embrasser quand elle arrêta son geste. Elle se contenta de lui passer sa tunique. Le vêtement semblait y aller comme un gant alors même que l'homme était bien plus corpulent qu'elle.

Elle resta nue, ses petits seins pointés vers lui, les mains posées sur les siennes.

« Je vais maintenant vous apprendre tout ce qu'il faut savoir pour Le servir. Ce n'est pas compliqué. Ensuite, vous réaliserez le rituel pour ma libération. C'est le même qu'il faudra que celle qui viendra prendre votre place accomplisse avec vous.

En fait, la seule chose que vous ayez à faire, c'est L'aimer comme Il vous aime. Car c'est Son amour qui vous a séduit et appelé. Pour cela, il vous suffira de vivre dans la coupole, de L'interroger et d'être à l'écoute de Ses réponses, au fond de votre cœur.

Et quand le moment sera venu, Il appellera une femme pour vous succéder. Vous rêverez d'elle et, un matin, vous découvrirez une porte sur le flanc de la coupole. Alors, vous l'ouvrirez et vous trouverez cette femme. Vous la ferez entrer. Et ensuite, vous lui expliquerez tout ce qu'il faut, comme je le fais maintenant. Le reste, elle le découvrira comme vous allez le découvrir, en L'interrogeant.

Nous sommes des dieux

Enfin, vous obtiendrez d'elle votre libération. Comme vous allez maintenant me libérer. »

L'entraînant par la main, elle trottina nue devant lui. Il ne put s'empêcher d'observer un postérieur charnu et ferme. Sa tunique se soulevait d'une façon peu religieuse. S'en apercevant, elle n'eut comme réaction qu'un de ses petits rires.

Il arrivèrent au centre de la coupole, là où le plafond était le plus haut.

Si, partout, le sol était uniforme et gris, comme un béton des plus anciens, il y avait, à cet endroit, une exception. Un carré était délimité par des pierres plus claires. Et le centre du carré, situé précisément au milieu de la coupole, ressemblait à une sorte de bac à sable.

En pénétrant dans le sable, les pieds de la femme s'enfoncèrent de quelques centimètres. Elle lâcha la main de l'homme qui resta sur le sol gris. Puis elle s'allongea.

« Maintenant, libérez moi » dit-elle.

Comme il restait interdit, elle lui montra avec sa main droite une sorte de grand couteau de boucher posé sur la pierre claire. Il ne l'avait pas encore remarqué.

Mu par un étrange instinct, il se saisit de l'objet et vint en placer la pointe sur la gorge de la femme. Il tremblait.

Nous sommes des dieux

« Allez-y » supplia-t-elle.

Ce furent ses dernières paroles. Elle n'émit qu'à peine un râle quand la lame déchira sa chair avec une facilité surprenante. Le sang coula vers les profondeurs du sable sans s'étaler trop loin. Tremblant, l'homme posa le couteau ensanglanté sur la pierre claire. Le corps de la jeune femme s'enfonça rapidement dans le sable.

Quand celui-ci eut disparu, l'homme voulut la rejoindre mais ne trouva plus le couteau.

Nous sommes des dieux

Nous sommes des dieux

Cité à comparaître

C'est ainsi qu'il aimait chevaucher les vagues, sur son jet-ski. Il fit le tour de son bateau pour bien s'assurer de la puissance de son nouveau joujou. Puis il bondit vers la petite île tropicale, perdue au milieu de l'océan. Il entreprit de suivre la barrière de corail.

Le bruit, la fureur mécanique, poussèrent des dauphins à s'enfuir, eux qui aimaient tant accompagner les hommes. Il sourit. Il n'était pas qu'un homme. Il était un maître de cet univers. Les hommes, d'innombrables hommes à travers le monde, lui obéissaient. Certes, le plus gros de sa fortune provenait de son héritage mais il avait su maintenir la réputation familiale. Celle de la voracité.

Face à une usine au Brésil qu'il visitait, des Indiens manifestaient. Toute une tribu ayant perdu un terrain de chasse, faute d'avoir acheté la terre. Il lui avait suffi de murmurer quelques mots. La tribu avait disparu sans laisser de traces. Personne n'avait porté plainte. Personne n'avait enquêté.

Polluer ne lui faisait pas peur. Qui pourrait se préoccuper de quelques gamins sous-développés empoisonnés ici ou là ? Ou d'une espèce d'oiseau disparue ? Il était parfois nécessaire de glisser quelques billets à la police. Au début, il trouvait désagréable de

Nous sommes des dieux

devoir ainsi s'abaisser à de telles pratiques. La peur de sa puissance ne suffisait-elle pas ? Puis, il avait appris à jouir d'humilier ainsi des fonctionnaires et, partant, des Etats.

Qu'importent tous ces tracas. Il était en vacances. Son yacht s'était arrêté là où il avait voulu.

Alors qu'il était engagé dans un tour de l'île et que celle-ci lui dissimulait son bateau, il entendit comme une explosion. Il accéléra. L'eau devenait dure sous la coque de son jet-ski. Il ressentait durement les chaos, comme s'il roulait vite sur une route de campagne défoncée.

Mais, d'instinct, il relâcha les gaz en découvrant l'origine de l'explosion. Le jet-ski s'immobilisa. Bouche bée. Horreur. Pire : sensation de faiblesse. Son navire était presque coupé en deux et coulait. La coque était tordue, éclatée, comme si un géant dément l'avait saisie par ses extrémités avant de les rapprocher de force.

Le centre du yacht semblait avoir disparu. La chaudière. La chaudière avait explosé.

Le jet-ski recommença à faire des cercles au même endroit que quelques instants plus tôt mais il n'y avait plus de bateau au centre du cercle.

Il ne voyait aucun homme d'équipage nager. Il n'aperçut que deux cadavres : la prostituée qui

Nous sommes des dieux

l'accompagnait et un maître d'hôtel. Où étaient les autres ?

Nul n'avait dû avoir le temps de déclencher la balise de détresse. Nul ne savait où il était exactement. Nul n'avait plus de moyen de le joindre, le jet-ski ne comportant aucune radio.

Il était seul.

Quand le soleil commença à descendre à l'horizon, il cessa de faire des ronds inutiles dans l'eau. Regardant l'île, il se résolut à la voir comme un refuge. Un nouveau domaine à conquérir, corrigea-t-il aussitôt.

Il échoua son jet-ski, comme s'il était sur une plage huppée. Le réservoir était presque vide. Il marcha sur le sable de sa nouvelle propriété.

La petite île ressemblait à un disque d'environ cent ou deux cents mètres de diamètre. Elle était presque plate, juste couverte de grands palmiers et de diverses plantes composant un sous-bois assez dense. La marée montait. La plage serait bientôt inondée.

Un petit vent glacé vint rafraîchir la tombée de la nuit. L'homme frissonna. Il n'était habillé que d'un maillot de bain, sans poche. Il ne disposait ni de couteau, ni de briquet, ni de vêtement, ni de nourriture. Il eut envie d'un whisky comme le jour où sa secrétaire vint lui annoncer le décès de son père. Un mauvais

Nous sommes des dieux

moment à passer pour ensuite jouir d'une fortune. Mais là, il n'avait pas de secrétaire. Et sa fortune était loin.

Il poussa un juron et frappa le tronc d'un cocotier du plat de la main. Il y eut un bruit dans le fourré à côté. Poussé par la curiosité, il vint examiner l'endroit. Une noix de coco y était tombée. Au moins, le dîner était assuré.

Il attrapa le fruit et s'assit sur le tronc penché. Il le retourna dans tous les sens avant de réaliser qu'il ne pouvait pas l'ouvrir : aucun serviteur ne l'avait épluchée, aucun ne l'avait percée ou tranchée.

Le soleil s'était levé et couché de nouveau. La marée avait emporté le jet-ski dès la première nuit. Il ne s'en était aperçu qu'au matin, désespéré de ne pas sortir de ce cauchemar. Il ne conservait qu'une seule dernière chose de la civilisation : son maillot de bain.

Il avait faim. Il avait soif.

Il avait fait le tour de l'île puis l'avait traversée en long, en large, en travers. Il n'avait rien trouvé à manger ou à boire. Il n'y avait que des feuilles, des arbrisseaux, des noix de coco non-épluchées, pas même un petit animal à chasser.

Il avait faim. Il avait soif. Il s'endormit en pleurant, lové dans le sable à l'orée des arbres, là où la marée s'arrêtait.

Nous sommes des dieux

Le soleil le réveilla. Il eut du mal à se lever. Il marcha en zigzaguant vers l'océan. Il y pénétra jusqu'à la taille puis se mit à genoux pour boire l'eau salée. Elle ne le désaltéra pas.

Il retourna sur la terre ferme tandis que les dauphins semblaient rire dans son dos. Les arbres s'agitaient, comme s'ils se moquaient de lui plutôt que sous le seul effet d'un petit vent.

Il se mit à rêver d'une allumette pour mettre le feu à cet endroit maudit qui osait lui résister.

Lorsque le soleil se leva de nouveau, il se surprit à ramper sur le sable encore humide qui venait d'être abandonnée par la marée. Il n'arrivait plus à comprendre ce qu'il faisait là. Pourquoi il l'était.

Il se retourna et s'allongea sur le dos. Il regarda le ciel, il regarda la forêt.

Ils étaient là, impassibles. Ils restaient. Lui passerait. Et encore, il allait disparaître dans quelques heures. Sa colère se mua en rage, sa furie en larmes.

D'abord la Nature. Et bientôt la Mort. Que de pouvoirs il devait combattre. Ses concurrents, ses adversaires, étaient cette fois trop puissants. Il le savait. Et s'il avait versé davantage de mercure dans cette

Nous sommes des dieux

rivière, cette satanée végétation aurait-elle été détruite ?
Non, c'était trop loin.

Il regretta sa secrétaire. Il se dit qu'elle était jolie. Elle trouverait sans doute un autre travail sans difficulté. Elle aussi ne faisait que passer. Il se força à l'imaginer en train de vieillir, de se couvrir de rides. C'est ainsi, la Nature. Tristesse et mort.

Il était triste et il allait mourir.

S'abaisser. S'humilier. Est-ce que cela suffirait ?
« Ô Seigneur, je t'implore... » se mit-il à crier.

Personne ne répondit, si ce n'est les dauphins qui ricanèrent de plus belle.

Il était trop tard. Il était cité à comparaître. Et les juges ne pouvaient pas, cette fois, être corrompus.

Nous sommes des dieux

La cérémonie

« Mademoiselle, vous n'êtes pas raisonnable » la sermonna le médecin.

« Eh bien quoi ? »

« Vous aviez vu cette tâche sur votre peau. Et vous avez attendu un mois. Le cancer s'est généralisé. Le traitement va durer près d'une semaine. Et ce n'est pas la première fois que l'on vous dit de faire attention : vous avez reçu un même avertissement d'un de mes confrères il y a à peine dix ans, lors de votre précédent cancer. Cette fois, vous paierez vos frais d'hospitalisation. »

« Quoi ? Mais... »

« Pas d'objection qui tienne. La solidarité publique n'est pas là pour couvrir toutes vos imprudences. En plus, vous avez largement les revenus nécessaires. Ne vous plaignez pas : il y a quelques siècles, vous seriez morte dans des souffrances atroces. »

Emilie se renfrogna mais se tut. Elle pouvait dire adieu à ses vacances sur Europe pour rejoindre son douzième enfant. Même en profitant d'une promotion, les vols spatiaux vers Jupiter et sa banlieue restaient chers. En plus, les traitements longs comme ceux là donnaient la nausée. Vache comme il était, ce médecin

Nous sommes des dieux

refuserait sans doute de la placer en coma artificiel, histoire de la responsabiliser.

D'un autre côté, elle serait de nouveau en forme pour fêter son six-centième anniversaire dans deux mois. Un siècle, cela marque toujours. Psychologiquement, bien sûr. Ceci dit, le matin, en se regardant dans la glace, Emilie avait repéré deux ridicules autour des yeux. Elle pourrait profiter de son hospitalisation pour se payer une re-dynamisation de la peau.

A peine sortie du bureau du médecin, Emilie fit glisser la fonction de communication sur l'écran de sa montre et appela sa mère. Comme elle pouvait s'y attendre, Emilie eut droit à un deuxième sermon. A plus de sept cents ans, sa mère avait connu l'époque où les humains mouraient pour un oui ou pour un non : un cancer, une infection, ou même simplement la vieillesse. Malgré les années, avoir connu la mort d'aussi près ne pouvait que marquer pour le restant de ses jours.

Mais, après tout, Emilie aussi avait été confrontée à la mort, sans pour autant gagner en prudence ou en sagesse. Elle n'avait en effet connu son père qu'un siècle. Celui-ci était mort lors d'une expédition sur Mars. La police avait dit que son père avait été victime d'un accident de décompression. Le cadavre avait été détruit sur place. Il n'y avait plus de cimetière nulle part, en dehors de lieux chargés d'histoire comme les pyramides d'Egypte. Plus personne

Nous sommes des dieux

ne s'embarassait des cadavres. Il fallait vite oublier la mort quand celle-ci survenait.

La mort avait été vaincue. Enfin, presque. Même si c'était presque trop, en fait.

En sortant de l'hôpital, libérée de son cancer avec presque une journée d'avance sur le programme, Emilie eut envie de distraction. Elle voulait quelque chose de fort. Elle avait failli mourir si l'on en croyait l'équipe médicale.

Il ne pouvait plus être question de vacances dans l'espace : son compte en banque était désormais insuffisant. Emilie consulta les informations sur sa montre. Il y avait le départ d'un vaisseau de colons, programmé pour l'après-midi. Pourquoi pas ? Celui-ci partait pour Alpha du Centaure. Un voyage de presque vingt ans.

La navette, construite à partir d'un astéroïde, était revenue du système extrasolaire depuis plusieurs mois et avait été dotée de nouveaux propulseurs. Elle emporterait sa ration d'un million de colons qui embarquaient depuis plusieurs jours.

S'installer sur le toit de son immeuble et regarder l'allumage des propulseurs, quelque part à mi-chemin de la Lune, n'était plus guère un spectacle original. Il y avait en moyenne un départ par mois. Il fallait bien écluser les milliards d'humains qui refusaient de mourir

Nous sommes des dieux

tandis que des femmes comme Emilie continuaient d'enfanter à partir de leurs stocks d'ovules prélevé à l'adolescence.

Non, Emilie ne pouvait pas se contenter d'un spectacle aussi banal. Elle soupira. En parcourant les informations, elle remarqua ce dont elle avait besoin. C'était beaucoup plus rare. Et tellement plus... comment dire ? Sordide ? Cruel ? Perturbant ? Elle passa sa langue sur ses lèvres comme si elle allait déguster un gros gâteau au chocolat. C'était exactement ce qui lui fallait pour compenser ses frustrations alors qu'elle avait failli mourir.

Mais elle avait peu de temps devant elle. Le spectacle débutait dans moins d'une heure. Et il était censuré sur les réseaux. La diffusion publique était interdite. Pourtant, on enregistrait tout, à des fins d'archive, ou pour les vendre. Uniquement sur commande spécifique.

Emilie héla un taxi. Celui-ci s'arrêta. Quand elle donna le lieu de sa destination au chauffeur, celui-ci grogna de désapprobation. Il n'ouvrit pas la bouche de tout le trajet, s'obstinant à contrôler la trajectoire alors que les ordinateurs de bord s'en occupaient très bien. La cliente n'insista pas et se contenta du silence.

Une vingtaine de minutes plus tard, Emilie se présentait à l'entrée du stade. Elle dut montrer sa carte

Nous sommes des dieux

d'identité : il fallait vérifier qu'elle était majeure et n'était frappée d'aucune interdiction civique.

L'apparence était trompeuse, désormais. Sa peau douce comme une pêche, ses cheveux blonds soyeux, ses pommettes saillantes et ses seins fermes auraient pu appartenir à une adolescente. Il n'était pas nécessaire de vieillir au delà de la puberté. Les traitements génétiques s'étaient chargés de régler la question depuis plusieurs siècles.

Et ils avaient été très efficaces. Trop, même.

Le chauffeur de taxi pouvait faire son dégoûté : le stade était pratiquement plein. Presque cinquante mille spectateurs. Bien sûr, c'était peu par rapport à la dizaine de milliards d'habitants de la Terre mais on ne traversait pas non plus les continents pour assister à ce genre de spectacles. Il y en avait régulièrement un peu partout. Mais pas tous les jours, loin de là.

Le maître de cérémonie entra et se plaça au centre du terrain. Les écrans géants retransmettaient son image aux quatre coins du stade. Sa voix se répercuta partout.

Il appela cinq noms. En entendant le leur, chaque participant vint se placer à ses côtés. Puis ils annoncèrent, l'un après l'autre, leurs noms (cette répétition permettait d'éviter les erreurs, peut-être), la confirmation de leur volonté de participer et leurs âges

Nous sommes des dieux

(438 ans, 627 ans, 552 ans, 597 ans et, enfin, 122 ans). Il y eut un murmure d'horreur qui saisit la foule lorsque le dernier annonça son âge. Un murmure soulevant près de cinquante mille personnes. Il était si jeune.

Le gamin à peine plus que centenaire sortit d'entre les plis de son vêtement une médaille en or qui pendait au bout d'un collier. Il la plaça de manière bien visible sur sa poitrine avec un petit sourire satisfait. Les caméras zoomèrent dessus et un symbole religieux presque oublié envahit les écrans géants.

Les sentiments de la foule s'exprimèrent de façon confuse. Certains spectateurs plaignaient la pauvre victime de croyances superstitieuses d'un autre âge. D'autres étaient en colère contre les autorités qui laissaient des sectes continuer de pervertir la jeunesse. Comme d'autres, Emilie fut juste saisie d'horreur. Son onzième enfant, un fils, avait le même âge, à deux ou trois ans près. Elle regrettait presque d'être venue.

Le plus jeune allait être le premier. Il fallait évacuer la tension de la foule.

Emilie ferma les yeux un bref instant en se répétant le mantra « nous sommes immortels, l'humain est immortel, la mort n'a plus de prise sur moi, la vie coule en moi éternellement ».

Quand elle les rouvrit, c'était terminé pour le plus jeune. Déjà, les assistants avaient retiré son corps du bac à sable. Le deuxième, le plus vieux, s'agenouilla à la

Nous sommes des dieux

place ensanglantée. Le maître de cérémonie enserra le cou de la victime dans le collier métallique puis il appuya sur un bouton. Un bref éclat de lumière au centre du collier. Le corps s'effondra aussitôt, la tête roulant un peu plus loin. Le maître de cérémonie récupéra aisément son instrument et fit signe au suivant de s'avancer tandis que les assistants retiraient le deuxième cadavre de la vue des cinquante mille immortels.

Mais, parmi les spectateurs, combien changeraient un jour de rôle ? Combien se présenteraient ainsi au centre du stade pour se débarrasser d'une vie dont ils ne voudraient plus ? Combien pour espérer qu'il n'existait pas de dieu autre que les généticiens leur garantissant une vie éternelle ?

Se suicider par soi-même devenait compliqué. La plupart des poisons était désormais sans effet depuis que la génétique avait perfectionné la résistance humaine. On pouvait toujours avoir le courage de souffrir d'un cancer sans le soigner. Ou bien on pouvait tenter de provoquer un accident mortel.

Emilie pensa soudain à son père. Elle eut la nausée.

Nous sommes des dieux

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>